

folle passion était tout à coup venue. En revoyant les lieux où s'était écoulée sa jeunesse, à l'air du pays, au vent de la montagne, son cœur avait battu très fort. Son amour maternel pour son vieux savant de frère, pour son vieil enfant, ne lui avait plus suffi, et elle s'était mise à aimer. . . tous les autres enfants, rencontrés dans les rues, dans les champs, tous les jeunes Auvergnats et Auvergnates du voisinage. Peut-être chérissait-elle depuis longtemps, depuis . . . toujours, en silence, en secret, les tout petits. Mais, à Paris, le temps lui manquait pour s'en occuper, les soigner, les gâter. Maintenant, elle avait des loisirs, et elle pouvait donner libre cours à son vice.

Et c'est ainsi qu'elle pardonnait au vieux docteur ses maladies, pour qu'il lui pardonnât ses enfants. Ils n'avaient ni l'un ni l'autre la franchise de se dire : "Tu fais ceci ; moi je fais cela. Tu donnes des drogues ; moi des jouets et des bonbons. Tu tâtes le pouls, tu auscultes ; moi j'embrasse et je caresse. Chacun son goût ; fais ce qui te plaît et laisse-moi faire ce qui me convient." Non, ils essayaient de se tromper. Le docteur, toujours absent, soutenait qu'il se promenait, qu'il ne faisait aucune visite, qu'il ne donnait aucune consultation ; et elle, de son côté, affectait de ne pas aimer les enfants, de ne pouvoir même les souffrir.

Pourquoi mentir ainsi ? Parce que si elle avait laissé lire dans son cœur, si on avait pu deviner comme il était tendre, bien ouvert à l'amour maternel, le docteur se serait dit : "Elle a renoncé à sa vocation, manqué sa vie, à cause de moi, pour ne pas me quitter, afin de mieux me soigner. Elle l'a mérité pour être femme et pour être mère. Je suis un misérable d'avoir accepté son sacrifice."

Mais elle était si adroite à le tromper, et, en même temps, elle profitait si bien de ses absences : dès qu'il annonçait son projet de faire une promenade à pied ou en voiture, de pousser dans la montagne jusqu'à Fontanas, jusqu'à Pontgibaud, ce qui voulait dire qu'il y avait là-bas une misère, une souffrance à soulager, et qu'il ne rentrerait que tard, très tard, aussitôt Mlle X. . . ., maîtresse de son temps, libre de satisfaire ses passions, envoyait chercher par sa femme de chambre, sa confidente et sa complice, une demi-douzaine de petits enfants, garçons et filles, toujours prêts à venir passer la journée dans une maison où on les bourrait de gâteaux, où on s'ingéniait à les amuser, et dont ils parlaient le soir, à l'approche du docteur, les poches pleines de petits présents pour eux et leurs familles.

La passion n'est jamais satisfaite : aussi Mlle X. . . , malgré toutes ses infidélités à son frère, à son vieil enfant, autrefois le seul aimé, n'avait-elle qu'une pensée : le tromper plus complètement, profiter d'une longue absence pour réunir un plus grand nombre d'enfants et leur donner une véritable fête préparée, bien ordonnée, qu'un retour trop brusque ne viendrait pas troubler. Mais, hélas ! le docteur ne sortait jamais d'un certain rayon. Ses plus longues tournées lui prenaient quelques heures seulement. Il ne découchait pas, comme l'aurait tant voulu son impudique sœur.

Certain été, cependant, vers la fin d'août 188 . . . , elle put espérer se livrer à ses débordements. Une des plus sympathiques clientes du docteur, presque une amie, lui écrivait pour le supplier de venir à Paris voir sa fille et se prononcer sur la maladie grave dont elle était atteinte. "Vous seul, qui la connaissez depuis son enfance, pouvez la sauver. disait cette mère éplorée. Faites un effort, venez à nous. Conservez-moi mon unique enfant."

— Je ne puis pas refuser, dit le docteur X. . . en passant la lettre à sa sœur ; et il ajouta de ce ton brusque, impérieux, autoritaire, que prennent souvent les faibles, ceux qui ont peur de céder à une autre volonté : "Je partirai ce soir, par l'express de huit heures. Donnez des ordres, je vous prie, pour qu'on apprête ma valise."

Il s'attendait à des observations, à des remontrances :

"Comment, à votre âge, cent lieues en chemin de fer pour aller, cent lieues pour revenir ; vos vacances interrompues, votre repos troublé ! Quoi ! vos clientes osent vous pourchasser jusqu'ici. C'est intolérable. Vous ne partirez pas. Je m'y oppose." Très douce, très calme, Mlle X. . . dit, au contraire, en rendant la lettre :

— Oui, tu ne peux pas faire autrement. Je vais donner des ordres. Quand reviendras-tu ?

— Je puis être ici après-demain matin.

— Y penses-tu ? Deux nuits blanches ! Non, il faut coucher à Paris, t'y bien reposer, et profiter de ce voyage pour faire quelques visites, quelques courses, un petit tour à l'Institut, où l'on a besoin de toi. . . Et puis songe à Mme. Viliers. . . Tu lui as promis de lui trouver une place de lectrice ou de dame de compagnie, auprès d'une de tes clientes. . . C'est important, cela, et pressé. La pauvre femme n'est pas riche, elle ne peut guère attendre.

Ils ne connaissaient Mme. Viliers que depuis le commencement de l'été, et déjà ces braves cœurs lui étaient tout dévoués. Qui était-elle au juste, d'où venait-elle ? Ils n'en savaient trop rien : elle parlait fort peu, se montrait très réservée, très discrète. Mais elle inspirait, à première vue, tant de sympathie, elle paraissait tellement souffrir de corps et de cœur qu'ils ne lui en avaient pas demandé davantage. Le docteur la soignait de son mieux, avec sa science profonde, essayait de lui reconstituer un sang appauvri, une santé compromise, tandis que Mlle X. . . de son côté, tâchait de remonter un moral abattu, de faire revivre un cœur qui ne voulait plus vivre.

Touchée de l'intérêt, de l'affection qu'ils lui montraient, Mme Viliers avait fini par avouer qu'elle était sans fortune, que ses dernières ressources, consacrées au voyage et au traitement de Royat, s'épuisaient, et qu'elle ne savait trop ce qu'elle deviendrait si elle ne trouvait pas un emploi, une place. "Nous vous chercherons cela," avait dit le docteur, et c'était cette promesse que Mlle X. . . lui rappelait.

Démarches auprès de ses clientes pour obtenir cette place, consultations, visites, un tour à l'Institut, une petite promenade, peut-être, du côté de l'École de médecine, tout cela prendrait deux jours, et comme on était le 23 août, il fut convenu que le docteur ne reviendrait que le 26.

Il se mit en route le soir même, comme il l'avait dit. Mais, après l'avoir tendrement embrassé, Mlle X se sentit prise de remords : ne l'avait-elle pas laissé partir trop facilement ? N'avait-elle pas même encouragé ce voyage, pénible, peut-être dangereux, pour son vieil enfant ? Elle se consola bientôt, en songeant à son autre famille, dont elle allait faire le bonheur pendant deux grandes journées. Comme ce voyage était arrivé à propos ! Le surlendemain, 25 août, la Saint-Louis, saint Louis roi, un roi devenu un saint pour avoir beaucoup protégé, beaucoup aimé les faibles et les petits. Elle allait l'honorer, le fêter comme il désirait certainement l'être, en rémissant autour d'elle, pour les choyer, tous les petits pauvres qu'elle pourrait récolter.

La journée du 24 fut employée aux préparatifs de la fête du 25. Elle rangea dans le salon, sur les tables, la cheminée et les consoles, une foule de jouets, d'objets dont elle s'était depuis longtemps munie pour la première bonne occasion. On tirerait une grande loterie où chacun gagnerait quelque jolie chose, en rapport avec son âge, ses goûts et sa situation. Oh ! elle tricherait, parce que, si elle laissait faire le hasard, il serait bien capable de donner des poupees aux garçons, des boîtes de soldats aux petites

VI

Lui suivait la route de Clermont à Royat, et traversait cette jolie ville d'eau sans s'arrêter, très alerte, agitant sa canne, fredonnant un vieil air du quartier Latin, saluant de